

L'incroyable histoire d'un solitaire

Christian Larger

Roman



Librinova[™]

Christian Larger

L'Incroyable Histoire d'un solitaire

© Christian Larger, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9644-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon épouse que j'aime tant, bien qu'elle ne comprenne pas pourquoi je m'évertue à écrire des livres que personne ne lira !

À Françoise H, sans qui ce roman n'aurait vu le jour.

À mes enfants que j'adore, dont je suis fier comme un paon.

À tous ceux et celles qui se reconnaitront au fil des pages de ce livre...

Prologue

Je suis né le mardi 3 juin 1975 à Koffiefontein, l'une des plus importantes mines à ciel ouvert d'Afrique du Sud. La poussière rougeâtre virevoltait dans l'air brûlant de cette excavation géante, véritable cicatrice béante au fond de laquelle fourmillaient des ouvriers de toutes origines.

Témoin de la quête incessante de l'homme pour la richesse, Koffiefontein regorgeait de précieux diamants que les mineurs, pour un salaire de misère, arrachaient de la terre au péril de leur vie. La discrimination et les inégalités sociales étaient aussi dures que la roche qu'ils brisaient ; leurs conditions de travail épouvantables. Telle une seconde peau, la chaleur étouffante les enveloppait et la poussière de roche brûlait leurs poumons à chaque inspiration.

Les machines grondaient et les marteaux-piqueurs rythmaient le travail tandis que les ouvriers creusaient toujours plus profondément pour arracher les précieuses gemmes aux entrailles de la terre. Parmi eux, il y avait Tabo, dont le dos courbé témoignait des années passées à extraire les diamants. Ses mains calleuses, guidées par ses yeux fatigués, détachèrent de la paroi rocheuse un bloc imposant de kimberlite. Ce bloc renfermait des minéraux lourds, comme le grenat, le diopside chromifère ainsi qu'un magnifique diamant brut, moi-même !

Oui, je venais de naître. Remonté du fond de la mine, je fus concassé, tamisé et lavé soigneusement. Une fois débarrassé de la boue et d'autres matières indésirables qui m'entouraient, on me convoya vers le nord traversant des paysages aussi divers que magnifiques. Des savanes dorées aux forêts tropicales humides, chaque kilomètre parcouru ajoutait à mon histoire un parfum d'aventure et de mystère.

Après une longue journée de voyage, je suis arrivé à Johannesburg où des mains expertes me taillèrent avec précision. Chacune de mes faces minutieusement polies reflétait l'essence même de la lumière. Maintenant paré de ma beauté finale, j'étais prêt à devenir le symbole d'un amour éternel.

Soigneusement placé dans une mallette sécurisée, je traversai les océans, insensible aux tempêtes et aux vagues, comme si je savais que mon destin serait d'illuminer bien plus qu'un coffre-fort.

Arrivé à Paris, ville sublime, j'élus domicile chez Mellerio, prestigieux joaillier de la place Vendôme.

Monsieur Million, (cela ne s'invente pas vu le prix des bijoux !), maître joaillier fut chargé de concevoir la monture qui sublimerait mon élégance intemporelle. Il choisit une monture « serti griffes » afin de mettre en valeur ma couleur sublime et ma clarté.

Après quelques dernières finitions, je devenais un solitaire parfait, idéal pour une bague de fiançailles.

Place Vendôme

Jeudi 20 mai 1976, 12h00

Le ciel parisien d'un bleu limpide convoquait la bonne humeur. Charles-Édouard, héritier d'une vieille famille de la HSP (haute société protestante), traversait d'un pas décidé la place Vendôme aux côtés de sa mère, la comtesse Éléonore. Leurs pas résonnaient sur les pavés historiques, rythmés par le son lointain des cloches de l'église Saint-Augustin.

La comtesse, élégante dans son tailleur Chanel, jetait des regards tendres sur son fils.

Charles-Édouard, quant à lui, portait un costume sur mesure que son père lui avait offert pour ses 25 ans. Sa silhouette athlétique tranchait avec les formes rondettes de madame sa mère. On aurait dit Doublepatte et Patachon ! Tous deux étaient là pour une mission des plus importantes : choisir la bague de fiançailles qui scellerait l'union de Charles-Édouard avec Séverine, sa douce et gracieuse promise.

Devant eux, la vitrine de Mellerio dits Meller brillait sous les rayons du soleil matinal. Fondée en 1613, la maison Mellerio, symbole du luxe et de l'excellence, avait servi les grands de ce monde à travers les siècles. Dans ce lieu mythique, Charles-Édouard allait choisir le symbole de son amour éternel.

Ils furent accueillis par un vendeur au look très british, qui les installa dans un salon privé orné de miroirs et de boiseries anciennes. Sur un plateau de velours rouge, une sélection de bagues, dont je faisais partie, était présentée. Chacune rivalisait d'éclat et de séduction. Mère et fils, subjugués par la qualité de tous ces diamants, se posaient la même question : comment choisir, lequel plairait-il le plus à Séverine, sachant que le prix importait peu, la famille bénéficiant d'une fortune confortable. Charles-Édouard, écoutant d'une oreille distraite les conseils du vendeur très british, se sentit de plus en plus attiré par une bague solitaire magnifique dont la monture finement ciselée lui conférait une élégance hors pair. « Mère, dit-il, que pensez-vous de ce solitaire de trois carats, en le pointant du doigt ? » À ce moment précis, mon cœur se mit à battre, car il s'agissait de moi, avec ma monture « serti griffes » si originale.

La comtesse approuva d'un hochement de tête, ses yeux brillant d'émotion. C'était, selon elle, la bague parfaite pour Séverine, en totale affinité avec

l'élégance naturelle de sa future belle fille.

Avec un sourire confiant, Charles-Édouard fit son choix. Le vendeur « aux anges » me plaça délicatement dans un écrin en velours bleu marine. La comtesse sortit son carnet de chèques de la Banque Indosuez et régla la modique somme de 65.000 francs. Et moi, le diamant d'Afrique du sud, je devenais la bague de fiançailles, symbole de la pureté de l'engagement et de l'amour de Charles-Édouard et de Séverine que je ne connaissais pas encore.

Alors qu'ils quittaient la boutique, Éléonore posa la main sur l'épaule de son fils. « Tu as fait un choix magnifique, Charles-Édouard. Séverine sera ravie ».

Une fête de fiançailles magnifique

Samedi 19 juin 1976

Le soleil de juin jetait ses derniers rayons dorés sur le Pré Catalan, baignant le bois de Boulogne dans une lumière éthérée. Les invités, vêtus de leurs plus beaux atours, se pressaient sur les pelouses soigneusement entretenues, un murmure d'anticipation flottant dans l'air chaud de l'été.

Charles-Édouard se tenait droit et fier, balayant de son regard le salon en rotonde, à la recherche de sa bien-aimée.

Séverine, quant à elle, incarnait la grâce. Sa robe bleu roi de chez Balenciaga, une véritable œuvre d'art, épousait à merveille sa silhouette élancée. Son effet sur l'assemblée fut immédiat. Les invités furent saisis d'admiration devant la beauté et l'élégance de la jeune femme. Les vieux messieurs, en particulier, ne pouvaient s'empêcher de sourire avec nostalgie, se remémorant les jours insoucients de leur propre jeunesse. Ils se penchaient les uns vers les autres, chuchotant des compliments et des comparaisons peu flatteuses avec les robes de leurs propres épouses.

Un frisson parcourut l'assemblée lorsque les fiancés avancèrent l'un vers l'autre. Charles-Édouard prit délicatement la main de Séverine et, avec un sourire qui se voulait confiant, il s'agenouilla devant elle.

Tirant de sa poche un écrin de velours, il l'ouvrit pour révéler un solitaire étincelant, un joyau d'une pureté inégalée. L'assistance retint son souffle alors que Charles-Édouard prononçait les mots tant attendus. « Séverine, ma bien-aimée, acceptez-vous de m'accorder l'honneur de devenir ma femme ? »

La réponse de Séverine fut un murmure, mais elle résonna dans le cœur de tous les présents comme la promesse d'un avenir radieux. Avec un « oui » ému et les yeux baignés de discrètes larmes, elle tendit sa main vers Charles-Édouard, qui glissa la bague à son doigt. Les applaudissements éclatèrent, aussi vifs et joyeux que le crépitement d'un feu d'artifice, annonçant le début d'une nouvelle vie pour les deux amoureux.

Dès cet instant, chers lecteurs, j'épousais fièrement l'annuaire de la main gauche de Séverine et ne pouvait m'empêcher de commenter tout ce qui se passait autour d'elle.

Ainsi, les rires des enfants résonnaient dans l'air du soir, ajoutant une touche

de gaieté à l'atmosphère déjà festive. Ils couraient entre les tables, leurs tenues flottant derrière eux comme des drapeaux colorés. Parmi eux, il y avait le petit Louis, âgé de 5 ans, avec ses boucles blondes et son costume marin, qui s'imaginait capitaine d'un grand navire. Sa sœur, Élise, 7 ans, en robe de mousseline rose, distribuait des sourires aussi lumineux que les perles de son collier.

Parmi cette assemblée si distinguée, Thierry et Constance Lagarde-Chauvet, les parents de Séverine, rayonnaient de bonheur. Ils étaient profondément fiers de leur fille, de sa grâce naturelle et de sa fraîcheur qui séduisait chacun. Thierry, bel homme, grand, doté d'un esprit curieux et d'un vrai talent de conteur, aimait parsemer ses conversations de petites anecdotes historiques ou de références littéraires, toujours choisies avec goût. Il incarnait la figure du père protecteur. À ses côtés, Constance, fine, distinguée, toujours élégante dans ses tailleurs sobres, se faisait remarquer par son art consommé de l'hospitalité et ses petites attentions pour chacun. Ensemble, ils formaient un couple aimant. Leur affection pour Séverine était manifeste, parfois un peu protectrice, mais toujours animée du désir sincère de la voir heureuse.

Dans un coin plus tranquille, les grands-parents du fiancé observaient la scène avec tendresse. Le comte de Mutigny, le grand-père paternel de Charles-Édouard, portait un costume trois pièces bleu foncé, sa canne en bois de rose à la main. À ses côtés, son épouse, charmante dans une robe en soie rose fuchsia, laissait transparaître une joie douce et digne, qui illuminait son visage.

Du côté de Séverine, les grands-parents étaient tout aussi distingués. Monsieur Lagarde-Chauvet, avec son nœud papillon et ses lunettes cerclées d'or, discutait avec animation des dernières nouvelles politiques, tandis que Madame Lagarde-Chauvet, en tailleur crème, partageait des anecdotes sur les fiançailles de leur temps.

Leur présence apportait une dimension de sagesse et de continuité à la célébration, un pont entre le passé et l'avenir, entre les traditions et les nouvelles promesses.

Le buffet, savamment dressé, était un véritable festin pour les yeux comme pour le palais. Sur une longue table drapée de nappes blanches, se déployait un assortiment de mets raffinés qui faisaient la renommée du Pré Catalan. Des pyramides de canapés délicats, garnis de saumon fumé et de caviar, côtoyaient des verrines aux couleurs chatoyantes, où se mêlaient mousses de foie gras et gelées de Sauternes. Au centre, trônait une pièce montée spectaculaire, ses choux